

L'espérance au cœur de la souffrance

MATIN :

La souffrance ?

Pour parler ce matin, je me suis inspiré de Xavier Thévenot et de Bernard Sesboüé, et bien sûr aussi de mon expérience propre de la souffrance et de l'hôpital et de mon travail en prison et en psychiatrie.

Peut-on parler de la souffrance ? Peut-on se questionner comme chrétien sur le « pourquoi de la souffrance du Christ », accepté pour notre salut ? Pourquoi Jésus a-t-il dû souffrir ?

Autant de questions qui peuvent nous habiter à certains moments de notre vie. Elles peuvent aussi nous rendre mal à l'aise, voire profondément nous déstabiliser dans notre propre vie de foi...

Quelles que soient nos représentations et visions de la croix, de la souffrance du Christ, de la question de la volonté de Dieu, il nous est essentiel de nous arrêter quelques instants et d'essayer d'entrer dans ce qui est un mystère au cœur de la Bonne Nouvelle. Autrement dit, comment concilier l'inconciliable, la souffrance et la Bonne Nouvelle ? Où est la cohérence générale du projet d'amour de Dieu ?

Écoutons deux chrétiens, décédés il y a quelques années, nous parler de leur souffrance, tous deux prêtres, l'un était cardinal archevêque de Paris, l'autre enseignait la théologie morale à l'Institut catholique de Paris.

Ils nous mettent en situation et nous aide à ouvrir un espace d'écoute pour approfondir et entrer dans ce mystère de la souffrance :

« Nous savons faire de belles phrases sur la souffrance. Moi-même, j'en ai parlé avec chaleur.

Dites aux prêtres de n'en rien dire ; nous ignorons ce qu'elle est, et j'en ai pleuré. » Pierre Veillot (1913-1968)

« Je viens de passer deux heures à ressentir de fortes douleurs. Incapacité de me concentrer sur quoi que ce soit, lecture, musique, ou conversation.

Dans de tels moments, mon attention est reconduite irrésistiblement à l'organe qui souffre, comme s'il était seul à exister et me criait : " Pense à moi ! soulage-moi !" Cruelle vérification des propos des philosophes sur le rapport du je et du corps : je suis cet organe qui me fait mal, au point que tout mon être semble se concentrer en lui, pourtant j'ai mal, c'est-à-dire que mon je est beaucoup plus vaste et mystérieux que cette seule partie de mon être. Celle-ci est à la fois en moi, de moi, et contre moi. [...] En tout cas, plus j'accumule les expériences de douleur, plus je me rends compte que le Christ, pendant la Passion et surtout sur la croix, a dû subir des souffrances horribles. Plus je réalise aussi que les évangiles en parlent avec une extrême sobriété.

Comme si, devant l'horreur, seul le silence ou quelques paroles, de grande densité humaine, pouvaient respecter le mystère de ce qui se vit là, et opérer une trouée vers Dieu.

Seigneur Jésus, donne-moi de croire, d'espérer, d'aimer au cœur de mes accablants, comme tu as su le faire quand tu as vécu ta Passion ! ». (X. Thévenot, 1938-2004 – *Avance en eau profonde ! carnet spirituel*, Desclée de Brouwer/Cerf, Paris, 1997, pp. 70-71).

Tout cela pour dire que « la souffrance » en soi n'existe pas. Ce sont des expériences de la souffrance que nous faisons chacun d'une manière singulière et c'est cette expérience qui peut nous aider à mieux saisir celle de l'autre.

En fait, dans le contexte de ma foi, la vraie question n'est-elle pas : **Comment penser Dieu avec la souffrance ?**

Il ne faut pas craindre cette démarche car elle nous aide à mieux comprendre certains écrits ou expressions et à nous libérer d'une conception étrangère à la foi chrétienne. Une telle démarche nous fait (re)découvrir la Présence de Dieu dans tout ce que nous vivons, « *Parce que je sais que le Christ est venu assumer pleinement la condition humaine, j'ai la conviction que tout ce qui se commande au nom du Dieu de Jésus-Christ doit pouvoir se justifier au nom de la vérité de l'homme ; et que tout ce qui se commande au nom de la vérité de l'homme doit pouvoir se justifier au nom de la vérité de la foi chrétienne* ». (SBE, 1990, 116).

Je vous propose 3 temps pour avancer dans cette démarche

Prendre conscience de ce que nous disons ou pensons sur le plan spirituel et théologique

Dégager quelques repères pour notre foi

S'approcher de la manière dont Jésus aborde et vit la souffrance

1. Prenons conscience de ce que nous disons ou pensons sur le plan spirituel et théologique.

Oui, n'ayons pas peur de remettre en question nos paroles, nos pensées pour mieux en comprendre le sens et surtout les éclairer toujours davantage par l'Évangile qui est une Bonne Nouvelle.

N'oublions jamais le projet de Dieu qui est le bonheur de chacune et chacun d'entre nous.

Quelques exemples de phrases lues ou entendues :

« Dans toutes ces souffrances, il y a un juste châtement divin à cause des péchés de l'être humain ».

Admettons, mais alors pourquoi la souffrance touche-t-elle autant de personnes innocentes ? Comment dire à une mère dont l'enfant souffre d'une malformation incurable que c'est la punition de Dieu ?

Ce Dieu pervers n'est pas le Dieu de Jésus-Christ.

« Regardons l'univers dans son ensemble et prenons de la distance dans le temps et dans l'espace et regardons la belle harmonie de l'univers qui se dévoile ».

Cette approche souligne que les désastres dans le monde et dans notre existence sont comme « les ombres d'un tableau qui en font mieux ressortir la lumière ». Ici, on réduit l'être humain à un faire-valoir du Créateur.

Ce n'est pas le Dieu de Jésus-Christ :

« **Tu sais, tu souffres, mais Dieu t'éprouve parce qu'il t'aime** ». Certes, il y a dans notre relation à Dieu, quelque chose de l'ordre du pédagogique et de l'éducatif. Mais, si j'ai confiance en ce Dieu « éducateur », je le sais authentique et cohérent et il ne peut m'éduquer en me mutilant et en m'écrasant.

Ce n'est pas le Dieu de Jésus-Christ.

D'autres lectures nous laissent aussi dans un malaise profond : « **Tu souffres... Mais réjouis-toi en Dieu par de-là le mal qui t'accable, car ta souffrance peut être rédemptrice et peut contribuer à sauver le monde** ».

Dans un premier temps comme chrétien, quelque chose de « porteur » peut raisonner en moi. J'ai le sentiment que je sors un peu de l'absurde et que cette conviction peut donner un certain sens à cette souffrance que je vis.

Voilà que ma souffrance peut servir et être féconde...Mais, est-ce possible ? et le doute s'installe en moi. Où est encore la cohérence du projet de Dieu ?

Comme le dit X. Thévenot : « si j'accepte les épreuves qui accompagnent en moi un processus de vie, j'expérimente que la souffrance, en tant que telle, écrase, isole, déprime, casse les forces de vie ; elle pèse terriblement sur mon entourage ; dans les cas les plus extrêmes, elle me fait même désirer d'en finir avec mes jours.

Bref, la souffrance profonde et intense ça déshumanise ! Alors, comment peut-on dire que ce qui déshumanise est libérateur pour soi et pour les autres, est rédempteur, est en train de contribuer à sauver le monde ? ».

La leucémie d'un enfant est-elle rédemptrice pour son prochain ? Alors cette phrase si importante dans notre tradition chrétienne : « La souffrance est rédemptrice ou salvifique » m'apparaît dans toute sa fragilité tout en sachant que probablement elle cherche à me dire quelque chose d'essentiel...

Encore un autre type de discours chrétien entendu : « Tu souffres ? alors, offre ce que tu peux souffrir : tes souffrances ? ». Également, dans un premier temps, je peux comprendre la vérité d'une telle attitude : offrir sa vie à Dieu quand bien même elle est défigurée par la souffrance.

Mais le malaise revient, car enfin « qu'est-ce que la souffrance ? c'est le mal, c'est ce qui abîme, ce qui défigure ! Alors quel est donc ce Dieu, quel serait ce Père dont le plaisir serait de recevoir en cadeau ce qui est un mal, ce qui est déshumanisant ? »

Ce n'est pas le Dieu de Jésus-Christ.

Le chemin, notre démarche est vraiment difficile, car lorsque je fais l'expérience de la souffrance ou que j'accompagne celui ou celle qui souffre et que je me réfère à des expériences spirituelles ou théologiques, je trouve sur mon chemin des paroles qui me paraissent piègeantes, voire erronées. (SBE, 24).

De tout cela, nous sommes amenés à dire que :

« L'EXPERIENCE DE LA SOUFFRANCE PERTURBE TOUT ».

Alors, essayons de poser quelques repères et de se situer par rapport à l'expérience de la souffrance dans une perspective chrétienne.

2. Dégageons quelques repères pour notre foi.

Avec d'autres qui réfléchissent à ce mystère de la souffrance, je vous invite à sortir d'une approche classique et à déplacer le curseur en cherchant à mettre Dieu dans cette question de la souffrance et du mal pour la prendre à bras le corps.

« La foi chrétienne cherche à dire envers et contre tout comment l'humanité peut être libérée du mal et de la souffrance quand Dieu s'empare de cette question. »

Poursuivons ce chemin avec X. Thévenot (SBE, 26-27-28):

Attention à notre langage.

Nous l'avons évoqué rapidement. Il y a ce que l'on pourrait appeler, avec Xavier Thévenot, des « raccourcis de langages » qui ne nous apparaissent plus et qui peuvent en fait se transformer en « courts-circuits de parole ».

Par exemple, dire que le « Christ nous rachète par ses plaies et par sa souffrance » en référence au texte, entre autres, d'Is (53,5) : « Il a été transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes... », est un de ces raccourcis.

A la fois cette figure de style dit beaucoup plus que ce que l'on dit et peut-être plus que de longs discours, mais il y a un danger très important, c'est de croire que **C'EST LA SOUFFRANCE EN TANT QUE TELLE QUI RACHETE**.

Lorsque l'on dit que « le Christ nous rachète par ses souffrances », on veut dire que le Christ nous sauve, nous libère par toute sa vie faite :

- a. d'une *foi* radicale en son Père et de confiance en l'être humain,
- b. d'une *espérance* folle en la Promesse de Dieu et en la possibilité de conversion de l'être humain,
- c. d'un *amour* passionné envers le Père et envers l'être humain quand celui-ci est perdu et délaissé.

Cette foi, cette espérance et cet amour ont conduit le Christ à des choix de vie qui ont rencontré la résistance des hommes et des femmes et l'ont conduit à subir les tourments de la passion et de la croix.

« Ce qui rachète ou libère, ce n'est pas la souffrance en elle-même de Jésus, **c'est qu'au cœur de sa souffrance, il a su rester un homme pleinement croyant, espérant et aimant** » faisant ainsi la volonté de son Père.

« Ce premier raccourci de langage doit nous rappeler à temps et à contre-temps cette conviction :

Ce qui rachète ne peut être que ce qui libère et que ce qui construit la personne. Or la souffrance, en tant que telle, ni ne libère, ni ne construit. Elle ne peut donc pas être rédemptrice »

Par contre ce qui libère et qui est rédempteur, « C'est la manière dont chacun, chacune, grâce à Dieu, devant lui, en lui et avec lui va humaniser sa vie au cœur des souffrances qui l'atteignent et parfois l'accablent ».

Je crois que nous touchons là le spécifique de notre foi chrétienne et le sens profond de ce que l'on appelle le salut.

Écoutons encore cette deuxième phrase déjà évoquée : « offre tes souffrances ». Il y a là une puissance remarquable, car cela peut aider la personne à se décentrer et à entrer dans un échange avec Celui qu'elle aime, son Dieu.

Mais ici aussi, il y a un risque d'oublier que la joie de Dieu ne peut consister à recevoir ce qui est intrinsèquement mauvais, la souffrance.

Ce que l'homme qui souffre a à offrir dans son épreuve, ce ne sont pas ses souffrances, ses misères, sa maladie, c'est la présence discrète de Dieu en lui. C'est découvrir en soi que la vie peut encore sourdre alors que le mal semble tout submerger.

Il y a là comme une prière. Comme le dit le théologien Adolphe Gesché « C'est mon combat que Dieu mène et c'est le combat de Dieu que je mène ».

L'ennemi est commun à Dieu et à l'homme et l'homme est avec Dieu pour le combattre : Dieu est avec l'humanité pour la sauver du mal.

Faut-il trouver LE sens de la souffrance ?

Il nous arrive souvent de dire ou d'entendre dire que la foi donne LE sens de la souffrance, comme si, soit dans l'Écriture Sainte soit dans la lecture attentive de l'enseignement de l'Église ou encore dans l'écoute d'une voie intérieure de Dieu, se dévoilait de façon lumineuse le sens de tous les drames psychiques et physiques. Je crois qu'il faut être très prudent par rapport à une telle approche. Plusieurs raisons à cela :

Il y a un risque d'éliminer trop facilement le tragique de la souffrance. L'expérience de la souffrance génère un sentiment d'absurde qu'il faut prendre au sérieux. Cela fait partie de la réalité de notre humanité. Alors que nous n'osons pratiquement plus l'utiliser le terme d'agonie, peut donner une certaine « signifiante » à notre combat ultime avant le grand passage.

Cela voudrait dire qu'il existerait quelque part LE sens de la souffrance et qu'il nous faudrait aller le chercher. Ce sens préexisterait comme une sorte de fatalité. Il me semble plus juste de dire que c'est à chacune et chacun de donner sens aux événements qui l'atteignent pour maintenir ouverte son histoire. Autrement dit, la question devant l'expérience de la souffrance n'est pas : « quel est le sens de cette souffrance, mais comment donner sens à ma vie malgré le « non-sens » qu'y fait pénétrer cette souffrance ? »

Il y a aussi une raison théologique.

Notre foi ne dévoile, ni n'éclaire complètement le sens dernier de tout événement. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». La foi ne supprime pas l'affrontement au non-savoir, au sentiment qu'il y a des événements de la vie qui auraient mieux fait de ne pas arriver. Par contre la foi permet de trouver encore et toujours des ressources nouvelles pour le combat en faveur du sens de la vie.

La dernière piste est celle que nous propose X. Thévenot (SBE, 30) : « Revenir à l'expérience de Jésus ».

Cela veut dire qu'il nous est proposé de regarder Jésus devant celles et ceux qui souffrent mais aussi devant ses propres souffrances, ses combats, ce qu'il nous dit, sa foi profonde, son espérance.

En le regardant, en le laissant aussi nous accompagner, nous ouvrons un chemin qui nous permet d'humaniser et d'évangéliser la souffrance.

3. S'approcher de la manière dont Jésus aborde et vit la souffrance

Regardons l'attitude de Jésus devant la souffrance des autres, la sienne puis à partir de ses sept paroles pendant la passion, cherchons à montrer comment le résonne en nous mystère pascal, autrement dit le sens profond de la Bonne Nouvelle qui libère.

Devant la souffrance des autres, Jésus la considère toujours comme un adversaire « Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies » (Mt 8,17).

Nous sommes également étonnés par la grande discrétion de ses paroles sur la souffrance. Dans chacune de ses interpellations, par exemple, dans l'épisode des 10 lépreux (Lc 17, 11-19) ou dans celui du paralytique (Mc 2, 1-12), Jésus ouvre toujours un espace en suscitant chez les personnes des mouvements intérieurs.

Il ouvre leur histoire à une nouvelle prise de conscience. Par ailleurs, On le voit discret, non envahissant. Il perçoit nos ambiguïtés et contradictions liées à la maladie et à la souffrance, telles que nous les avons évoquées au début de notre méditation. il va même jusqu'à demander à l'infirmes de Bethesda (Jn 5, 1-9) : « Veux-tu guérir ? ». Imaginons la force provocatrice d'une telle question à un infirmes ?

On remarque aussi que Jésus n'entre pas dans le piège du lien entre péché, faute et punition. Pensons à l'aveugle né (Jn 9). Il affirme au contraire que la souffrance n'a rien à voir avec le péché.

Devant la souffrance des autres, Jésus manifeste une très grande miséricorde (l'enfant mort de la veuve Lc 7, 11-17 – le serviteur du centurion Mt 8, 5-13 – le mendiant aveugle Mc 10, 46-52 ...)

A l'égard de sa propre souffrance, on peut se poser la question : Jésus a-t-il été malade ? nous n'avons aucune indication à ce sujet dans les évangiles. Il n'est pas improbable que Jésus ait eu des problèmes de santé comme tout être humain.

Par contre, nous sommes témoins par les évangiles que Jésus a été tourmenté socialement, et spirituellement. Pensons aux tourments du vendredi saint, pensons aux nombreuses incompréhensions dont son message a fait l'objet. On lui tend des pièges. Il doit fuir. Il est l'objet de la haine. Il est persécuté. On le trahit... Tout cela constitue réellement une expérience de la souffrance importante, mais en tant que tel, on ne peut pas dire que les souffrances de Jésus ont été supérieures à toutes les autres souffrances au monde.

Le combat de la passion à Gethsémani illustre par contre une véritable agonie. Il est abandonné.

Par tout cela, par sa passion, il rejoint le cœur de toute souffrance illustré par ces trois mots clés : **l'absurdité – l'injustice – l'abandon.**

Nous pouvons alors conclure cette méditation par l'idée que le sens profond du mystère pascal apparaît dans les sept paroles du Christ en croix.

Je les ai réunis selon quatre manifestations clés de la vie de la Jésus :

Jésus ouvre toujours un avenir

« Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis » (Lc 23, 43)

« Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 23, 33)

« Femme, voici ton fils...Jean, voici ta mère » (Jn 19, 26-27)

Jésus reconnaît la vérité humaine. Sa mort est authentique et vraie comme toute mort.

« Mon, Dieu, mon Dieu.... » (Mc 15, 34 – Mt 27, 46)

« J'ai soif... » (Jn 19, 28)

La « foi » de Jésus

« Père entre tes mains je remets mon esprit » (Lc 23, 46). Jésus n'a jamais eu de cesse de faire la volonté de son Père. Il a foi en Celui que le sauve.

Une espérance au-delà de toute espérance

« Tout est accompli » (les quatre évangiles). Alors que l'apparence est un échec le plus total. Il sait que sa vie portera des fruits et que l'homme est sauvé.

Le Christ sauve l'humanité une fois pour toute par l'entier de sa vie et de sa passion ramassé dans ces sept paroles ouvrant ainsi quatre chemins qui font se converger la vérité de Dieu et la vérité de l'Homme.

Jésus sur la croix crie sa détresse, sa foi, son espérance et son amour le plus total et gratuit.

Nous ne sommes pas dans une théologie de la dette, du rachat, ni de l'expiation, mais dans une théologie de la vie et de la mort et d'une résurrection annoncée par un amour total et inconditionnel.

APRES-MIDI

ESPÉRER AU CŒUR DE L'ÉPREUVE

L'Espérance, il s'agit du ressort de notre vie, du moteur de notre existence. Il y a en nous, en tout homme, cette capacité à tenir debout, à se remettre sur pied, à aller de l'avant : des forces de vie, un dynamisme qui fait aller de l'avant !

En quelque sorte, notre marque de fabrique divine qui nous fait tenir debout et résister aux blessures et aux contradictions de la vie.

On dit bien : « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ». Ne sommes-nous pas les témoins, nous chrétiens, qu'il y a toujours de la vie et que cette vie, même, n'en finit pas de commencer ? Nous n'en sommes qu'au début.

« Je n'en finis pas de commencer ma vie. Quand je pense qu'il y en a qui n'attendent pas vingt ans pour commencer leur mort » (Maurice BÉJART, cité par SINGER, p.24)

Parole peut-être un peu sévère. Mais, nous chrétiens, témoins de l'Espérance, nous ne sommes peut-être pas les derniers à commencer notre mort ; nous sommes de ceux qui sont prêts à se plaindre, à s'inquiéter pour demain, à désespérer des évolutions du monde, à regretter le bon temps du passé ou tout était mieux...

Christiane SINGER, dans "Derniers fragments d'un long voyage" p.59 "Il n'y a qu'un crime, c'est de désespérer du monde. Nous sommes appelés à pleins poumons à faire neuf ce qui était vieux, à croire à la montée de la sève dans le vieux tronc de l'arbre de la vie.

Nous sommes appelés à renaître, à congédier en nous le vieillard amer... Bien des jeunes sont dans ce sens de cruels vieillards envers eux-mêmes".

L'espérance dont nous sommes témoins, à la fois bénéficiaires et serviteurs, devrait nous inciter plutôt à **regarder les choses et le monde autrement**, avec un autre regard. **Notre espérance donne un sens, c'est à dire une signification et une direction**. Notre existence n'est pas sans signification ; notre existence n'est pas vouée au néant.

L'ESPÉRANCE AU CŒUR DE LA SOUFFRANCE

Notre espérance, comme l'écrit Benoît XVI, dans sa dernière encyclique, est nourrie par la victoire définitive du Ressuscité, lui qui nous sauve de la mort et du néant : « Nous a été donnée l'espérance, une espérance fiable, en vertu de laquelle nous pouvons affronter notre présent : le présent, même un présent pénible, peut être vécu et accepté s'il conduit vers un terme et si nous pouvons être sûrs de ce terme, si ce terme est si grand qu'il peut justifier les efforts du chemin » (n°1)

Donc, il y a en nous cette marque essentielle, marque de fabrique divine qui nous fait vivre et aller de l'avant, qui nous fait affronter les difficultés du chemin. Mais il y a des situations où cette marque en nous, est comme mise en échec.

C'est là que le thème d'aujourd'hui précise les choses : il s'agit de réfléchir à **l'Espérance au cœur de la souffrance**, aux moments des épreuves qui marquent l'existence, et notamment, quand la maladie est insupportable, quand l'avenir risque de n'être plus perçu par la personne concernée qu'en termes de menaces ou de mort, quand la personne malade, âgée, isolée, déprimée se trouve face à ses limites...

Prenons les choses par le début : essayons de comprendre ce qu'est l'espérance chrétienne, nous le ferons à partir de quelques textes bibliques, comprendre ce qu'est l'espérance chrétienne pour déduire à partir de là quelques pistes qui pourront vous aider dans la situation qui est la vôtre, aider peut-être à déduire quelques attitudes dans la logique de cette espérance dont nous sommes les témoins.

1. Deux récits bibliques.

1.1 Genèse 12 - 25.

Nous connaissons tous l'histoire d'Abraham, celui qu'on appelle le père des croyants. Figure de l'espérance.

"Espérant contre toute espérance (écrit St Paul aux Romains, 4,18), il crut et il devint ainsi le père d'un grand nombre de peuples, selon la parole : telle sera ta descendance ". L'espérance qui est donc lié à l'acte de croire, confiance en Dieu quoi qu'il arrive. Abraham qui a fait confiance et qui est parti sur une parole. La parole qui lui fut adressée par le Seigneur et qui est le départ d'une grande aventure, la promesse qui lui a été faite : « Je vais te conduire vers cette terre-là ».

Départ vers la terre promise, promesse de quelque chose de nouveau, d'une vie nouvelle, marche vers l'inconnu.

Je vous invite à aller relire cette histoire, tout ce qui arrive à Abraham tout au long du chemin...

Tout cela, avec toujours comme fil conducteur, la promesse faite d'une terre, promesse qui, finalement, ne va pas se réaliser du vivant d'Abraham. Abraham meurt sans prendre possession de la terre. Se pose alors la question de la promesse. Quelle est-elle ?

Et à la limite, que vaut-elle ? Puisque Abraham arrive mais ne peut prendre possession de la terre promise...

Dans cet inaccomplissement, il y a quelque chose de fondamental à comprendre. Nous identifions la promesse avec le but à atteindre, ce qui est promis et qui doit se réaliser... mais le plus important n'est-il pas dans l'entre deux, dans cet écart avec la réalité qui n'est pas encore présente ?

Ne pouvons-nous pas comprendre **la promesse comme ce qui met en marche pour aller plus loin ? La promesse, c'est moins ce qui est à atteindre que ce qui fait marcher. C'est là que se situe l'espérance.**

Abraham est l'homme qui marche.

Voilà la promesse : ce qui met en marche. **L'espérance est là, dans cette capacité à se mettre en marche vers le meilleur, vers du nouveau, dans cette capacité à tenir dans la marche.**

A partir de là, quelques pistes :

❖ L'espérance est une parole qui met en route et qui fait marcher.

Il ne faut pas trop vite ramener à des situations que vous pouvez connaître, mais, de fait, "se mettre en route" quand on est dans son lit, sans forces... c'est un peu fort !

Associer l'espérance à la route à prendre, c'est dire que l'espérance est une vertu pour le présent, pour notre vie aujourd'hui, pour notre cheminement.

Benoît XVI dans son encyclique dit que l'espérance n'est pas seulement de type informatif (affirmant quelque chose qui doit advenir, dans le futur) mais également performatif : **ça transforme la vie, aujourd'hui. La vie d'Abraham a été transformée.**

« La foi n'est pas seulement une tension vers les biens qui doivent venir, mais qui sont encore absents ; elle nous donne quelque chose. Elle nous donne déjà quelque chose de la réalité attendue, et la réalité présente constitue pour nous une "preuve" des biens que nous ne voyons pas encore. Elle attire l'avenir dans le présent... » (n°7)

L'espérance est une parole qui met en route et qui fait marcher : cela veut dire faire en sorte d'ouvrir des possibles, éviter l'enfermement ou l'isolement, le repli sur soi, permettre qu'un dialogue puisse s'opérer, que du chemin se fasse... même si c'est au travers d'un cri de désespoir ou l'expression d'un ras le bol.

La personne est toujours un être en devenir, il faut lui permettre d'habiter sa vie, ses instants qui lui appartiennent, même si ce sont des instants douloureux ou les derniers.

❖ L'espérance est une parole qui offre un sens pour la route à prendre.

Là encore, quel sens quand, comme l'écrit *C. Singer* : "faire des plans d'avenir, c'est aller à la pêche, là où il n'y a pas d'eau. » **Comment trouver du sens dans certaines situations, quand ce qui est vécu est insupportable, n'offre plus de sens ?**

Comme chrétiens, nous ne sommes pas sans ressources pour dégager ou pour accueillir du sens, y compris quand c'est la souffrance, la mort qui l'emporte. C'est encore *C. Singer qui écrit (p.83)*: "Sachez que la manière dont je vis cette aventure est difficile à faire percevoir. Je suis habitée d'une liberté infinie.

Quelle joie j'aurais de vivre et de continuer de bercer le monde avec vous ! Mais je ne vois pas l'ombre d'un échec, si une autre issue s'ouvre à moi. Tout est vie que je vive ou que je meure. Tout est Vie... Et elle continue : "Je vous demande avec une tendresse immense d'ôter de mon cœur toute pression par un souhait trop fort de me voir parmi vous".

❖ L'espérance est une parole qui invite au courage de la route à prendre.

L'espérance donne le courage de la route à prendre. Là encore, nous pouvons rencontrer des gens découragés, qui n'en peuvent plus et qui n'en veulent plus.

Mais, l'histoire d'Abraham nous entraîne dans ce sens : quand le sens est donné... quand est perçue la direction à prendre...

Quand il y a la foi...la marche s'accomplit... **parce que Dieu est aussi engagé.**

C'est la différence que l'on peut mettre entre l'espoir et l'espérance.

Si l'espoir relève seulement du désir de l'homme, **l'espérance est confiance dans un Autre que soi**, elle rejoint le désir de l'homme, mais elle ne relève pas de la seule initiative de l'homme. C'est pour cela que la Tradition chrétienne parle de l'espérance comme d'une vertu théologique, nous venant de Dieu : **Foi - Espérance - Charité... Croire - Espérer - Aimer.**

L'espérance, une parole "en dépit de".

Qu'est ce qui me dit que j'ai raison d'espérer ? Espérer, en certaines circonstances de la vie ne va vraiment pas de soi... quand est ressentie douloureusement le poids de l'existence ou qu'il n'y a plus rien à faire... des tas de déceptions, désillusions... et finalement la mort qui est "l'interminable défaite des humains" (*pour reprendre l'expression de Camus*)... Abraham n'a pas vu l'accomplissement de la promesse : la terre et la descendance.

Comme Abraham, il y a un choix à faire. L'espérance est un risque : j'y vais ou je n'y vais pas ? "Espérer en dépit de", espérer en dépit des déconvenues de toutes sortes qui surviennent dans ma vie.

L'espérance est, au fond, une question existentielle : le choix de la vie, malgré tout. Peut être fait le choix d'espérer vraiment, pour aujourd'hui et au-delà de la mort... choix qui justifie pleinement le fait de vivre et de prendre la route, choix qui peut défier les apparences, **choix qui, au bout du compte, nous est offert par la foi en un Autre que soi.**

1.2. Jean 21, 1-14

Le deuxième texte est aussi bien connu ; il s'agit de la finale de l'Évangile de Jean, l'apparition du Ressuscité aux disciples sur le bord du lac. Les disciples sont retournés à leur travail d'avant.

Triste retour en Galilée pour ceux qui viennent de connaître l'échec cuisant de la croix, pauvres hommes sans avenir, sinon de retourner à leur passé, sans pouvoir raconter à

personne tout ce qui s'est passé et surtout comment eux-mêmes ont été plus ou moins complices de ce drame par leur aveuglement et leur incapacité à réagir.

Simon Pierre leur dit : « Je m'en vais pêcher ». Ils lui dirent : « Nous venons nous aussi avec toi ! Ils sortirent, montèrent dans la barque et cette nuit-là, ils ne prirent rien »

Détresse des Apôtres. Solitude... Sentiment d'une vie, désormais, sans horizon. Il faut bien s'occuper, mais en eux, les raisons de vivre et d'espérer sont détruites. Et voilà que le Ressuscité est là sur le rivage, tout proche.

Il les appelle : « Mes enfants, vous n'avez rien à manger ? Jetez donc le filet du côté droit de la barque et vous trouverez ». Ils le jetèrent et il y eut tant de poissons qu'ils ne pouvaient plus le ramener.

Le disciple que Jésus aimait dit alors à Pierre : « C'est le Seigneur ».

Jean a tout de suite compris. C'est comme le "Il vit et il crut" du matin de Pâques. *« En voyant les poissons qui remplissent le filet, il sait que la parole qui leur est adressée vient de Dieu, que c'est une parole efficace qui efface en eux toutes les traces de mort qui les habitaient, qu'elle vient les renouveler de façon radicale, qu'elle est comme une force de résurrection. » (Mgr DAGENS)*

Et ils se retrouvent tous ensemble sur le rivage. Jésus leur dit : « Venez déjeuner ».

Aucun des disciples n'osait lui poser la question : "Qui es-tu ?" Mais ils savaient bien que c'était le Seigneur. Alors Jésus vient ; il prend le pain et le leur donne ; il fit de même avec le poisson.

Jésus est avec eux, en ce petit matin. Il ne revient pas sur le passé.

Il partage le pain, signe de sa vie donnée devenant la nourriture pour ses disciples. Mystère de la résurrection devenant opérant dans leur propre vie, rencontre qui est un nouveau point de départ, source d'un nouveau commencement.

L'espérance l'emportant sur les ombres de la mort. Ils peuvent repartir, à l'exemple de Pierre qui confesse son amour et qui est envoyé...

Mgr DAGENS qui fait le commentaire de ce passage de Jean dans son livre *"Méditation sur l'Église catholique en France"* cite le P. Ambroise-Marie CARRÉ : « Aujourd'hui, je me retrouve avec Pierre et André sur les bords du lac de Tibériade. Il me fait signe, Celui qui, depuis 50 ans a pour moi le visage de la vie...

Ce Dieu qui me devance est le Dieu fidèle. On me demande si je suis conditionné par le passé. Je réponds que, si je le suis, c'est par l'avenir. Demain aussi je passerai près du lac de Tibériade, et il y aura Quelqu'un. Impossible qu'il n'y ait personne...».

A partir de là quelques pistes :

❖ L'espérance est d'abord celle de Dieu en l'homme

La Bible en témoigne sans cesse : ce n'est pas nous qui espérons en Dieu mais c'est lui qui espère en nous. Dieu est notre espérance... mais nous sommes aussi son espérance.

Tous ces passages qui témoignent d'un Dieu qui sans cesse est à la recherche de l'homme... Le Ressuscité qui vient retrouver ses disciples, qui est là sur le rivage, qui espère en eux, qui espère même parfois contre eux et leurs mauvaises pensées... L'espérance part de Dieu.

❖ Pour vivre de l'espérance, revenir sans cesse au Christ.

Le témoignage du P. CARRÉ va en ce sens : revenir chaque matin sur les bords du lac, et se rendre disponible à la rencontre. Il nous faut sans cesse repartir du Christ parce que c'est lui qui est au cœur de notre foi et qui nous met ou nous remet en route. « C'est vrai : le Christ ressuscité est toujours devant nous.

Et c'est souvent aux heures d'épreuves que nous sommes appelés à comprendre, presque malgré nous, à quel prix son appel nous ouvre des chemins de vie nouvelle. Plus exactement : ce sont les épreuves elles-mêmes qui nous obligent à rompre avec nos illusions ou nos habitudes. » (*Mgr DAGENS, p 142*)

❖ L'espérance est une parole qui désigne les sources où se renouvellent les forces pour la route.

Pour continuer la route, il faut des forces. **Les sources de la Parole et de l'Eucharistie**, de la Parole et du Pain partagés. **Recevoir de la bouche et des mains du Ressuscité cette force** pour participer à cet élan qui a saisi les premiers témoins de la Résurrection.

2. Comment témoigner de l'espérance dans ce service d'Église qui est le nôtre?

2.1 Quelques préalables.

✓ Visiter c'est espérer en l'autre.

Rendre visite, c'est un acte d'espérance. Et nous pouvons rajouter un acte de foi, un acte de charité. Il ya là, par le simple fait de la visite, un témoignage.

Si je visite quelqu'un, quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve, c'est une manière, non seulement de le reconnaître, mais aussi de croire en lui et d'espérer en lui.

Ne pas visiter quelqu'un, dire "c'est fini pour lui" ou "il ne vaut rien" ou "à quoi bon ?" c'est désespérer de lui, c'est en quelque sorte le tuer, le priver d'avenir.

Si je vais voir quelqu'un, c'est que j'attends quelque chose de lui. Nous savons tous combien nous pouvons recevoir des rencontres que nous faisons. Spontanément, nous croyons qu'il y a quelque **chose à apporter alors qu'il s'agit avant tout de se rendre disponible à la rencontre.**

« Et toujours la porte de ma chambre qui s'ouvre et un visiteur, une visiteuse qui entre... Quiconque vient, est bienvenu dans la mesure du possible. Une dynamique souvent vérifiable m'interpelle pourtant.

Tous les êtres sont émouvants de bonté et d'amour, même s'ils l'ignorent eux-mêmes, c'est ainsi qu'ils m'apparaissent, jusqu'à la sensible ligne de démarcation où viennent supputer les conseils, le savoir théorique fraîchement acquis ou même ancien et qui doit à tout prix être communiqué.

A ce moment se produit une dégradation des composantes chimiques dans la relation : le visiteur a succombé à la tentation d'aider. » (C. SINGER, p.130)

✓ Visiter, c'est donner d'espérer.

Si rendre visite est un acte d'espérance pour celui qui visite, on peut retourner l'expression. **C'est envisitant, que nous donnons à l'autre d'espérer.**

D'autant plus, s'il est dans la détresse, c'est en le visitant, en l'aimant que l'on peut contribuer à lui redonner le courage de vivre. C'est en l'aimant que l'on peut contribuer à lui redonner le goût d'aimer.

En y allant avec beaucoup de prudence, parce que les causes sont multiples et complexes, la personne qui se suicide ne renvoie-t-elle pas ce message à ses proches, même si elle se trompe dans sa compréhension des choses : « Vous ne m'avez pas rendu l'avenir possible, vous n'avez pas cru en moi, vous n'aviez pas besoin de moi... »

✓ Mais alors, qui espère quoi ?

Le visiteur qui affirme son espérance en celui qu'il visite, qui peut redonner le goût d'aimer, mais aussi le visité qui témoigne de sa propre espérance. On peut rajouter les deux personnes ensemble, puisque « quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux » dit Jésus.

Et, c'était une des conclusions tirées précédemment, le Seigneur lui-même. **Qui espère en l'homme sinon Dieu ? Il espère pour nous, il espère en nous, il espère aussi contre nous** puisqu'il nous connaît comme s'il nous avait fait et connaît nos faiblesses, notre capacité de choisir le bien mais aussi le mal.

2.2. Le spécifique de la situation de maladie à prendre en compte.

Parler ou témoigner de l'espérance auprès d'une personne en fin de vie, très souffrante, est loin d'être évident. Quelques obstacles, que je souligne, dans leur rapport à l'espérance... Un point d'appui, propice à une expérience de l'espérance. Amorce qui demande à s'enrichir de vos expériences.

Quelques obstacles.

- **La souffrance envahissante.**

La maladie modifie les perceptions que l'on peut avoir de soi-même et des autres. C'est un bouleversement existentiel. Elle a tendance à isoler, renfermer...

Elle tend à tout déconstruire et défaire (les liens, les amitiés...). Elle est à la fois dépossession physique et possiblement effondrement moral... et quand on connaît la souffrance, celle-ci peut occuper tout le champ des perceptions au point que plus rien d'autre n'ad'importance.

Les traitements médicaux eux-mêmes peuvent être abrutissants.

Témoigner de l'espérance passe alors d'abord par le déploiement de toutes les ressources possibles, d'intelligence, de compétence pour les personnels de santé, mais aussi de proximité, de compréhension, de soutien dans l'épreuve par l'ensemble des proches.

- **Le repère le plus évident : l'avant de la maladie.**

Le repère le plus évident, pour le malade et son entourage, c'est l'avant de la maladie, avec une obsession que la vie reprenne comme avant. Il y a quelque part quelque chose de réconfortant à dire, à penser que l'on pourra retrouver sa vie antérieure...

Mais lorsque la maladie est incurable et même lorsqu'elle ne l'est pas, elle laisse des blessures, l'espérance doit passer par d'autres chemins que le retour à la vie antérieure.

Quand on est malade, c'est bien d'espérer guérir. Mais nous savons que des malades qui savent qu'ils resteront malades continuent d'espérer.

Cela veut dire qu'ils sont passés à autre chose, ils ont accepté que la maladie les transforme, ils ont acquiescé et décidé de vivre ce qui leur est donné de vivre.

- Le savoir médical, source aléatoire d'espoir et de désespoir.

L'obstacle ou le risque est d'en rester au discours médical sur la maladie, de s'en remettre purement et simplement à la science.

Cela peut être rassurant de savoir comment fonctionne la maladie ; cela donne une impression de maîtrise. Mais, en fait, ce savoir est incertain... et surtout il est loin de dire le tout de la situation et de la personne.

Le médecin a peut-être raison... mais médicalement parlant... Comment prendre ses conclusions sans pour autant se laisser entraîner dans cette spirale d'espoir - désespoir ?

« Après-midi, endoscopie, nouvelle triste, c'est quand même le docteur M. qui a raison : la tumeur a traversé la paroi de la vessie ; étrangement, je suis paisible. Il ne faut pas en savoir trop.

Pour l'instant je ne souffre pas, alors mon âme est douce et enrobe le monde de sa tendresse, et il fait bon vivre en compagnonnage avec cette âme, que dire de plus ? Il est évident que tout peut basculer dans la détresse, que le tapis peut m'être tiré sous les pieds. Ma foi est fragile. » (*SINGER, p.66*)

Parmi les points d'appui, une expérience qui peut être libératrice.

Paradoxalement, **l'expérience de la maladie peut être libératrice et ouvrir des possibles.** Puisque l'avenir est incertain, puisque cela ne sera plus comme avant, le questionnement survient.

Les expériences de la vie, les rencontres, peuvent gagner en intensité et en vérité... parce que l'on doit les vivre plus vite... parce qu'entre des moments de souffrance, parce que ce sont peut-être les dernières, parce que l'on perçoit plus immédiatement leur portée et leur sens.

Il s'agit de retrouver l'essentiel.

Dans ces conditions, **l'espérance peut trouver toute sa place pour faire vivre avec plus d'intensité** ce qu'il y a à vivre en le situant justement, dans son rapport à ce qui est espéré.